

LETTRE DE NOUVELLES N°3 (2 mars 2008)

Voici les nouvelles de Madagascar. Elles sont peu réjouissantes en ce qui concerne le pays et les fléaux climatiques qui le touchent régulièrement et l'appauvrissent chaque fois un peu plus. Mais pour nous, nous devons nous réjouir que les choses avancent bien même si parfois nous devons composer avec les conséquences du temps et d'autres petits aléas somme toute, dérisoires..

Le cyclone a touché sans distinction toutes les provinces de l'Ile. Il a soufflé en rafales de 230 km/heure, c'est-à-dire aussi violentes que celles qui avaient ravagé la Nouvelle-Orléans il y a peu de temps lors de l'ouragan *cathrina*. Cette semaine les chiffres provisoires, pour seulement une partie des provinces, faisaient état de 145000 sinistrés, 44 morts et 15000 hectares de rizières perdues dans la région la plus fertile de Madagascar. Les chiffres un peu froids ne reflètent jamais la somme de détresses individuelles qu'ils recouvrent ni les conséquences aggravantes sur la situation économique des plus pauvres.

Acheter le minimum vital, c'est-à-dire le riz, pour les familles pauvres, même celles qui ont un emploi, devient de plus en plus difficile. La misère insidieuse rampe dans les rues. L'autre jour, en plein centre de Tana, une femme s'est précipitée vers moi en brandissant un bébé de quelques mois et en me disant « acheter bébé Madame ». Je ne pense pas qu'elle avait réellement l'intention de vendre son enfant, mais cette scène montre le degré de désespérance chez les plus pauvres. La nuit, les rues se métamorphosent en campements sauvages, sur les trottoirs et dans les moindres recoins. Les démunis de tout se couchent là où ils ont mendié dans la journée et où ils recommenceront le lendemain. Ils sont comme des ombres à la couleur indéfinissable qui ont cessé d'espérer.

La maladie aussi est une grande source d'angoisse. Elle l'est naturellement chez tout homme. Mais ici, elle est aggravée par le coût des soins. Acheter des médicaments, subir une opération chirurgicale n'est pas à la portée de tous, et là, cela touche aussi les « moins » pauvres et même les classes moyennes. Un diagnostic médical peut vite devenir un arrêt de mort.

Après donc presque trois jours de tempête ininterrompue et 7 jours de pluie, le silence s'est fait tout d'un coup laissant la place à un calme presque irréel. Le soleil s'est remis à briller comme si rien ne s'était passé, les pistes ont séché en gardant tout de même de larges cicatrices. Dans les rizières, à l'heure où la lumière devient rasante, le spectacle est féérique. Jamais aucun artiste ne pourrait imaginer une telle débauche de nuances de verts, baignée dans une lumière dorée. Les zébus couvrent les collines et le calme de ces paysages rafraîchit l'âme de tout ce qui est si agressif à quelques lieux de là. La vie a repris son cours...

La population du projet s'élève maintenant à 31 personnes, 14 adultes et 17 enfants ; 12 garçons et seulement 5 petites filles. Les nouvelles familles ont bien été intégrées par les anciennes. Les pièces du puzzle s'assemblent peu à peu et le quartier commence à prendre réellement forme. Ce que l'on remarque au premier coup d'œil, outre bien sûr les constructions en cours, ce sont les nombreux îlots verts qui se sont formés ici et là, au grès des jardins et des différentes plantations. Samedi 1^{er} mars, avec un large bataillon constitué des familles et de plusieurs amis, nous avons entrepris la plantation de nombreux arbres et de plantes d'ornement aux noms inconnus pour nous, mais qui, de façon certaine, vont transformer ce lieu en un oasis de verdure. Chaque famille a également planté 4 bananiers dans son jardin.

Les semaines que nous trouvons toujours trop petites, sont rythmées avec des programmes très précis pour la réalisation des objectifs de la seconde phase. Le travail n'est pas routinier, parce que le projet « Une Famille, Un Toit » est certes un projet de construction, mais il est surtout une aventure humaine qui se découvre chaque jour.